qui, n'osant approcher, tiraient de loin et ne leur faisaient aucun mal.

La troupe s'arrêta à trois lieues de Guaymas, décidée à y entrer le lendemain de gré ou de force. A minuit, deux négociants du port vinrent trouver M. de Raousset de la part du général Blanco, et l'engagèrent avec instance à se rendre auprès de lui. Ils étaient porteurs d'un armistice de quarante-huit heures. Raousset y consentit, et partit sans consulter personne. Sa cavalerie s'était offerte à l'accompagner; il l'avait refusée, et avait demandé une escorte à Blanco, que celui-ci s'empressa de lui envoyer. On le reçut à Guaymas avec les honneurs qu'on accorde à un commandant en chef.

Cependant, abattu par les fatigues du voyage, il ne put entrer immédiatement en conférence avec le général. Ses volontaires attendaient avec impatience que leur sort fût fixé; chaque heure qui s'écoulait augmentait leur inquiétude. Ils envoyèrent deux de leurs officiers avec l'autorisation de traiter, si M. de Raousset se trouvait dans l'impossibilité de le faire lui-même; mais ces officiers, négligeant de les informer de ce qui se passait, se contentèrent de leur faire annoncer un nouvel armistice. La troupe prend alors un parti extrême : elle députe un matelot et un autre volontaire aussi peu lettré auprès de Blanco, pour s'entendre directement avec lui. Ces nouveaux délégués se présentent chez Raousset, qui refuse de les recevoir. Froissés dans leur amour-propre et fiers de leur mission, ils vont droit à Blanco, qui les reçoit à

merveille, et leur fait signer un traité par lequel ils reconnaissent, au nom de leurs compagnons d'armes, qu'ils ont été trompés et abandonnés par leur chef, et s'engagent à sortir du pays et à remettre au général leurs armes, leurs canons et leurs munitions, moyennant la somme de 11,000 piastres; c'est-à-dire qu'ils vendaient leur armement aux Mexicains, pour avoir les moyens de s'en retourner en Californie.

Les conditions stipulées furent exécutées de part et d'autre, et le corps des volontaires de Raousset opéra de lui-même sa dissolution, sans avoir revu son commandant dont la liberté, d'ailleurs, avait été garantie par le traité.

Tel est le premier acte du drame de Guaymas. Commencé sous la présidence d'Arista, son dénoûment n'arriva que l'année suivante, sous celle de Santa-Anna.

Guéri de sa maladie, Raousset revient à San-Francisco. Il appelle à lui ce qui restait de ses anciens confidents, et leur annonce qu'il est décidé à poursuivre ses projets sur la Sonora. Il ouvre des bureaux où se font de nouveaux enrôlements; mais cette fois il ne demande pas moins de 1,200 à 1,500 hommes. La renommée de son beau fait d'armes d'Hermosillo lui avait acquis toutes les sympathies; ses brillantes combinaisons, son éloquence, séduisirent un riche banquier de San-Francisco, qui mit sa caisse à sa disposition.

Ce fut alors qu'il reçut du ministre de France, M. Levasseur, l'invitation de se rendre à Mexico, où

l'appelait Santa-Anna. Raousset demanda un sauf-conduit et partit. Il eut plusieurs conférences avec le président; mais les propositions qui lui furent faites ne satisfirent pas son ambition. Après un séjour de quatre mois à Mexico, il se fatigua de pourparlers qui n'aboutissaient à rien, et quitta clandestinement le Mexique.

De retour en Californie, il voulut renouer l'affaire avec la maison de banque; mais celle-ci avait eu le temps de bien peser les chances du succès, et le résultat n'avait pas été favorable au comte. Il se repentit alors d'avoir quitté San-Francisco. Il avait été joué, disait-il : Santa-Anna ne l'avait appelé à Mexico que pour faire avorter ses projets.

M. de Raousset fit alors appel à tous ceux qui à tout prix voulaient se créer des moyens d'existence. « Qu'ils s'arment, disait-il, qu'ils se rendent à leurs frais à Guaymas, et moi je les guiderai dans la Sonora; je les rendrai propriétaires de grands biens; les ilotes de la Californie deviendront les nobles de la province mexicaine. » Cette perspective était brillante : aussi les volontaires ne firent pas défaut. Déjà le *Challange* était prêt. L'armement se faisait lentement et de nuit, pour ne pas éveiller les soupçons de la police américaine, lorsque le consul mexicain à San-Francisco, M. del Valle, reçut de son gouvernement l'ordre d'envoyer en Sonora les hommes mêmes que Raousset avait engagés, en leur promettant qu'après un an de service militaire il leur serait distribué des portions de terres d'une étendue correspondante au rang que chacun

occuperait dans l'armée; que ceux qui auraient eu des grades élevés dans leur patrie, jouiraient du grade correspondant dans la colonie; enfin, que les émigrés ne seraient considérés que comme colons, et ne perdraient point leur nationalité.

En apprenant que le consul del Valle demandait mille colons, Raousset, au lieu de paraître contrarié, se réjouit. Dans son opinion, le gouvernement mexicain se fatiguerait bientôt de subvenir à de pareils frais, et le mécontentement venant à éclater parmi les colons, lui fournirait sûrement l'occasion de donner suite à ses projets. Mais les choses ne se passèrent pas tout à fait comme il l'espérait : M. del Valle n'expédia que 300 colons [1] de diverses nations, parmi lesquels les Français se trouvaient, il est vrai, en majorité. Raousset considérant cette force comme trop faible, et ne pouvant compter d'ailleurs sur tout le monde, eût sans doute fini par renoncer à ses idées de conquête, si une circonstance fortuite ne l'eût forcé de quitter San-Francisco.

Un colonel américain, nommé Walker [2], avait, lui aussi, tenté la conquête de la Sonora et de la basse Californie; mais battu par les paysans de cette dernière province, il avait été forcé de rentrer sur le territoire des États-Unis, et de se présenter aux autorités de son pays. Sa déposition et quelques pièces du pro-

[1] Ce fut le *Challange* préparé par Raousset qui servit au transport de ces colons.

[2] C'est ce même Walker qui a envahi plus tard l'Amérique centrale, à la tête d'une bande d'aventuriers de toutes nations (1856).

cès compromettaient gravement M. de Raousset, le posant comme complice du colonel, et devant agir avec lui. Prévenu à temps, Raousset s'enfuit pour échapper à une arrestation inévitable, et peut-être à une condamnation.

D'un autre côté, beaucoup de ses partisans, sur la parole qu'il leur avait donnée de venir les rejoindre, étaient partis pour la Sonora, et quelques-uns venaient de lui écrire pour lui rappeler sa promesse. Il s'embarqua donc sur une goëlette, achetée pour son compte par un tiers, et sortit du port à la faveur de la nuit. Le 1er juillet il débarquait à Guaymas.

Descendu à terre, il apprend que le nouveau commandant général, qui est en même temps gouverneur de l'État, homme bon et généreux, a gagné l'affection des Français, et balance son influence chez quelques-uns de ceux qui lui étaient le plus dévoués. Ce contre-temps le déconcerte un moment; mais son esprit fécond en ressources lui fait bientôt découvrir une nouvelle voie pour l'exécution de ses plans; il va droit à Yañez, c'est le nom du général; il lui dit franchement qu'il était venu tirer vengeance des Mexicains dont il avait à se plaindre; mais qu'en apprenant combien a été noble sa conduite à l'égard de ses compatriotes, il a renoncé à ses desseins, et qu'il vient mettre à sa disposition son épée et ses services. Yañez sentant qu'un tel homme pouvait être fort utile à son pays, si l'on parvenait à se l'attacher, le loua de sa bonne résolution, et lui dit qu'il réfléchirait à sa proposition, qu'il demanderait des instructions à son gouvernement.

Cependant les volontaires du bataillon étranger qui ne connaissaient pas bien le caractère du nouveau venu qui s'imposait à eux comme leur chef, s'en défièrent d'abord, puis se livrèrent entièrement à lui, persuadés qu'il désirait comme eux la paix, qui leur donnait tout ce que la conquête pouvait leur promettre. Mais d'un autre côté, une minorité composée de gens sans frein, d'hommes ambitieux et bornés, se montrait hostile à Yañez, et tellement arrogante à l'endroit des Mexicains, que ceux-ci s'en irritèrent et tirèrent quelques coups de fusil sur eux.

A cette nouvelle, l'agitation est à son comble parmi les Français; ils ont senti la poudre, les voilà ivres; ils ne songent plus qu'à la vengeance. Cet incident fut la cause des événements du 13 juillet.

Dès lors les deux chefs sentirent que l'alliance qu'ils avaient projetée était devenue impossible : les esprits étaient trop aigris de part et d'autre. Cependant on négocia encore. M. de Raousset, agissant au nom de tous, écrivit au général Yañez, se plaignant de l'agression de la veille, et demandant, pour la sûreté des hommes qu'il commandait, que le général lui remît deux pièces de canon et qu'il désarmât la garde nationale.

Yañez, qui attendait des renforts d'Hermosillo, chercha à traîner en longueur la négociation. Il feignit de consentir à la demande des canons; mais il refusa net le désarmement de la garde nationale. Malgré l'irritation des esprits, il répondit à la visite audacieuse de M. de Raousset par une démarche plus téméraire

encore : il se rendit seul au quartier des Français après s'y être fait annoncer à l'avance. Le projet de le retenir prisonnier avait été aussitôt arrêté. Guaymas devait tomber alors sans combat au pouvoir du bataillon étranger.

Arrivé au quartier, Yañez fait former le carré. Il rappelle aux Français les bontés dont il les a comblés, les conjure de rentrer dans le devoir, d'épargner le sang, et leur donne sa conduite passée pour garantie de l'avenir. Il leur dit qu'il les avait traités comme ses enfants, mais qu'ils étaient des ingrats, que Dieu saurait les punir. Il y avait dans ses paroles quelque chose de tendre et de prophétique. Les Français en furent touchés; la plupart lui répondirent par des vivat. Profitant de l'enthousiasme qu'il venait d'inspirer, Yañez enjoignit au commandant Desmarais de faire ouvrir les rangs, et il sortit libre du quartier, au grand étonnement de Raousset et de ses partisans.

On assure que c'est cette démarche hardie qui valut à Yañez la victoire. A partir de ce moment, la division pénétra dans les rangs des Français : les uns demandaient la guerre immédiate; la majorité désirait la paix. Pour concilier des avis si contraires, on nomma une commission chargée de s'entendre avec le gouverneur.

Dans la matinée du 13 juillet, il y eut une conférence chez le général. Yañez se montrait on ne peut plus accommodant, hors sur un point, celui du désarmement de la garde nationale.

Ceux des délégués qui voulaient la guerre avaient un fort vilain rôle à jouer auprès du général; ils le sentaient, et hâtèrent la fin de la conférence. Mais de retour au quartier, ils racontèrent les choses à leur manière, et parvinrent à exaspérer les esprits contre le gouverneur.

M. de Raousset hésitait et restait pensif, quand une question piquante le fit tressaillir : « N'êtes-vous donc plus le même? » lui avait-on dit. A ces mots il releva fièrement la tête et s'écria : « Marchons. » Il était deux heures de l'après-midi.

Yañez avait 300 hommes de troupe de ligne; il s'enferma avec eux dans la caserne. La garde nationale couronnait les maisons voisines, et quatre pièces de canon habilement disposées balayaient tous les côtés par où on pouvait l'assaillir.

Au cri de guerre de Raousset, beaucoup de volontaires refusèrent de marcher, mais ils furent entraînés; ils prirent les armes à contre-cœur, et suivirent en murmurant.

On s'avance sur trois points. Raousset, à la tête des deux premières compagnies, entre dans la grande rue et se dirige sur les canons; mais deux décharges à mitraille éclaircissent ses rangs. Lui néanmoins, à découvert au milieu d'une grêle de balles, avance toujours; une trentaine d'hommes lui reste; ils ont mis hors de combat tous les artilleurs mexicains : le moindre secours leur donnerait la victoire. Mais les deux autres colonnes n'ont point exécuté le plan d'attaque; d'ailleurs Yañez est là; faute d'artilleurs, il charge la

pièce lui-même, il y met le feu, et la mitraille ne laisse que dix hommes à Raousset. Celui-ci essaie seul d'escalader la caserne. Vains efforts! il cherche la mort et ne la trouve point.

Dans le même temps, les Français dispersés songent moins à combattre qu'à demander quartier : honteux et repentants, ils vont un à un chez l'agent consulaire de France implorer sa protection.

Se voyant à peu près seul, M. de Raousset revient du côté de la mer, espérant sans doute trouver la goëlette qui l'avait amené; mais ceux qui la gardaient avaient appareillé et disparu (52).

Il se rend à la maison consulaire, essaye de ramener ses hommes au combat; mais voyant ses efforts inutiles, il remet son épée et s'assied.

Yañez fait alors sortir ses troupes de la caserne, et l'hôtel de Sonora, encore occupé par des Français, se trouve attaqué par elles avec fureur. Pendant un moment ce point présente assez de résistance; mais un flot de soldats l'inonde, et le massacre commence. Tous les Français qui étaient là eussent péri jusqu'au dernier si l'agent consulaire, M. Calvo, prenant en pitié le sort de ces malheureux, n'eût intimé, au nom de l'empereur, de cesser le carnage. On les fit prisonniers.

On laissa à M. de Raousset ses pistolets dans sa prison. Yañez eût désiré sans doute qu'il se tuât lui-même, pour n'avoir pas à signer son arrêt de mort. Mais ici M. de Raousset change : l'intrépide aventurier devient un chrétien doux et paisible. Il sent ce

qu'il doit à son nom, ce qu'il se doit à lui-même, et dédaignant de chicaner sur sa vie, il s'applique à défendre son honneur, qui, aux yeux de beaucoup de gens, pouvait paraître terni. Pour lui tous ses actes sont politiques; ils ont pour but la civilisation des peuples, le bien de l'humanité.

Les débats pesaient beaucoup à M. de Raousset. Il lui tardait d'en finir avec ce qui appartenait à la terre pour ne plus s'occuper que de l'éternité. Aussi lorsqu'il entra en chapelle se trouva-t-il soulagé. Il se plaisait à s'entretenir avec le prêtre sur les grandes vérités de la religion. Recueilli devant la mort, il était simple et tranquille.

Le prêtre mexicain fut fort surpris de trouver en lui un chrétien éloquent, parlant de la religion avec ce respect profond que donne une foi ardente. Il venait pour le consoler, mais les paroles expirent sur ses lèvres, l'émotion le domine. C'est M. de Raousset qui le console. Il discourait sur les vanités de la terre avec cet accent contempteur qui part d'une âme désillusionnée; et quand son esprit planait dans les régions d'outre-tombe, il parlait en termes si brillants d'espérance, de béatitude et de la miséricorde divine, que le bon ecclésiastique l'écoutait en extase, et qu'après l'avoir embrassé pour la dernière fois, il sortit en s'écriant : Cet homme est un saint.

M. de Raousset marcha au supplice sans montrer la moindre altération sur ses traits. Dans le trajet, il ôta son chapeau et le tint élevé au-dessus de sa tête pour se garantir du soleil. Arrivé à l'endroit fatal, il indiqua